

ARNAUD THÉVAL

De la prison à l'hôpital, fragments d'expériences

La chambre est le dernier des refuges comme la première des prisons. Elle nous protège, la nuit, des intrusions extérieures ou se transforme en piège quand l'intrus est à l'intérieur de la famille. Lieu des confinements maladifs ou liés aux injonctions d'un État lors d'une crise sanitaire, elle est aussi celui de nos ébats amoureux, de nos abondons aux rêves. Elle abrite nos corps en crises ou mourants. Dans le vocabulaire moderne des architectes le mot « cellule¹ » s'est glissé dans la langue pour désigner une standardisation des espaces de l'habitat, renvoyant immanquablement à cet autre lieu d'enfermement pour les corps sous main de justice qu'est la prison.

1 Les recherches sur le logement minimal menées par Le Corbusier participent à une rationalisation de l'espace habitable, en jeu dès l'entre-deux-guerres, et concomitante aux théories hygiénistes. Ces travaux sont notamment illustrés en 1929, au III^e Congrès international d'architecture moderne à Bruxelles, par le projet de « Cellule de 14 m² par habitant ». Le Corbusier propose une réponse fonctionnaliste au problème du logement, cherchant à faire cohabiter toutes les actions quotidiennes dans un espace minimum. Cette recherche d'ergonomie maximale est poursuivie par la publication de la « Cellule biologique en 1931 », projet marqué par l'étude des cellules monacales de la Chartreuse d'Ema en Toscane. Cf. Elsa Besson, « L'architecture carcérale française à l'aune de la cellule. Origines, mythes et constances de la prison individuelle », dans *Champ Pénal/ Penal field* n°20, *La Prison au travers de l'espace architectural*, 2020, <https://journals.openedition.org/champpenal/11652#tocto2n1> [consulté le 4 juin 2021].

Ce qui traverse ce lieu domestique ou ces institutions publiques, c'est la vulnérabilité de nos corps allongés, ensommeillés, agonisants ou mis à l'écart de la société. Ainsi, dans *L'étoffe du diable*, Michel Pastoureau évoque l'histoire du pyjama rayé, qu'il relie à d'anciennes croyances dans la capacité des rayures à protéger du malin :

Pour ne pas faire d'un insensé un possédé il convient, s'il n'est pas trop tard, de le vêtir d'un costume protecteur, d'un costume qui fasse filtre ou barrière : un costume rayé. Il n'est pas interdit de penser que la croyance dans les vertus protectrices de telles rayures vestimentaires a plus ou moins perduré jusqu'à l'époque contemporaine. Nos pyjamas ne sont-ils pas rayés pour nous protéger la nuit, lorsque nous nous reposons, fragiles et dérisoires, de tous les mauvais rêves et des interventions du Malin ? Nos pyjamas rayés, nos draps rayés, nos matelas rayés, ne sont-ils pas des grilles, des cages² ?

Notre culture trouve ainsi dans l'invention de ces motifs renvoyant à ceux de la prison et des interdits de quoi, et c'est paradoxal, se protéger symboliquement dans le moment de l'abandon du sommeil.

Si la chambre représente dans nos usages ou dans nos imaginaires un haut lieu de l'intime, elle s'absente dans les situations où l'institution prend le relais pour nous soigner ou nous retenir, tout en conservant le mot. Le glissement sémantique *opère* dans ce léger renversement de l'intime à l'extime. L'usage du lieu est alors bouleversé mais pas sa représentation. De la chambre d'hôpital à la cellule de prison, l'illusion de recréer un semblant d'intimité est joué par tous les protagonistes dans un souci de respect du corps de l'autre, auquel s'ajoutent les enjeux de distance professionnelle, car face à l'émotion il faut bien trouver des solutions de contenance (ce n'est pas seulement la pudeur qui gouverne les gestes mais la nécessité de se protéger des situations où parfois rien n'est plus voilé). Avec l'ambiguïté qui peut s'installer sur la dénomination de ces espaces avec ces lits, ne vient-il pas à manquer quelque chose une fois la porte refermée sur cette

2 Michel Pastoureau, *L'étoffe du diable*, Paris, Seuil, 1991, p. 97.

illusion d'espace « privé » ? Serait-ce la possibilité même de nous les approprier ? Où se replie l'intime quand chaque respiration de nos corps, chaque suée, chaque dégoulinure la plus intime est visible par ceux qui nous surveillent pour *notre bien* ?

À bien des égards ces questions traversent ma recherche artistique que je développe depuis 2010³, ainsi le présent essai propose une double entrée à partir de mes matériaux photographiques, textuels et d'entretiens menés lors de mes enquêtes artistiques en prison et à l'hôpital : celle d'une écriture non-fictionnelle travaillée par addition de fragments d'expériences de malades et de médecins ou de détenus et de surveillants. Ce texte résulte d'un recul réflexif sur ce qui prend forme dans ces situations artistiques et qui alimente ma démarche. Les deux sont imbriquées, assumant ainsi le passage d'un langage narratif à un autre plus théorique tout en revendiquant la porosité entre l'expérience empirique et la lecture critique de celle-ci. Ce texte se scinde en deux moments, une réflexion critique et une non-fiction qui articule donc des fragments du réel à mon expérience de celui-ci jusqu'à sa mise en récit.

UN PROCESSUS DE CRÉATION

L'artifice de la chambre dans ces institutions hospitalière et pénitentiaire ne tient pas longtemps, il suffit pour cela d'observer les seuils et leurs détails. La porte de la chambre est un seuil sans verrou à l'hôpital, avec un œilleton en prison. Les chambres auxquelles je m'intéresse n'ont rien de privé, elles appartiennent à l'État. L'hôpital puis la prison, en tant qu'institutions, sont mes terrains de recherches, de résidences et de débats. J'y développe une œuvre protéiforme révélant les oxymores, les impensés et les violences liées aux séparations des corps, des pensées et des acteurs. J'y construis mon projet artistique sur et dans l'espace social, en élaborant des dispositifs impliquant les personnes travaillant dans les institutions sociales, ou en cours de formation. L'enjeu est la création d'un art du dissensus, inquiétant

3 Arnaud Théval, *Tenir, caché* (2012), *La prison et l'idiot* (2017), *Prison lisière* (2020), *Hôpital cherche nord* (2021), Paris, Dilecta.

l'univers des normes, jouant avec leurs codifications et les déplaçant pour des spectateurs de et hors institution. J'y souligne les stéréotypes liés aux représentations collectives afin de déceler les assignations dans lesquelles ces personnes s'enferment ou sont enfermées en réveillant le politique.

Il s'agit de notre relation à la démocratie qui est en jeu dans ces institutions publiques, c'est en cela que mon rapport à celles-ci dans l'espace de l'art est central pour en dégager ce vers quoi elles tendent parfois : à se refermer sur des dispositifs auto-normant, voire auto-bloquant. L'œuvre se développe selon une temporalité longue et de manière fragmentaire, notamment en créant dans ces institutions des espaces de travail qui deviennent l'atelier même de l'artiste. La rencontre s'opère au cœur d'un processus croisant des démarches documentaire, anthropologique et philosophique.

Cette approche intimiste met en avant des singularités individuelles ouvrant sur la création d'une œuvre à l'extimité soucieuse du respect de l'autre. Cette dimension inclusive s'appuie sur une altérité permanente qui fait émerger depuis leurs récits une certaine corporéité au sein de l'institution. Elle engendre des productions tantôt photographiques, tantôt textuelles – une écriture de type narration non-fictionnelle – (discours, conférences, lectures, écrits) révélant des dissensus sous-jacents aux relations dans l'institution. Les installations d'images dans le lieu même de leurs créations créent des situations qui deviennent l'objet d'une nouvelle mise en récit avec une prise de distance affinant la critique des enfermements lors d'expositions et pour des publications.

CES DEUX INSTITUTIONS QUI DIFFÉREMMENT INQUIÈTENT

Un premier volet de mon travail sur et dans l'institution hospitalière me permet de comprendre la différence fondamentale selon moi entre l'hôpital et la prison, car si la peur est un sentiment qui se partage, celui de la maladie est dominant pour tout le monde (chacun sera concerné). J'écris sous la forme d'une série de textes courts dans le livre *Tenir, caché* :

Sa souffrance à venir

Il existe un lieu public dans lequel il ne fait pas bon être. Nous taisons nos séjours. Un lieu où circulent les rumeurs et les angoisses issues de nos peurs collectives. Il pose un grand drap blanc entre nous, nos corps, nos peurs et le reste de la ville. Affirme la maîtrise des soins et abrite secrètement, honteusement nos fins de vie. Cet endroit ouvert, traversable, constitue un espace aveugle. C'est pourtant le lieu de tous mais notre imaginaire y refuse toute projection autre que la peur. C'est souvent l'image de soi dans une situation éprouvante, parfois dégradée, qui apparaît. Personne ne désire se voir ainsi. Je ne comprenais pas pourquoi les discussions se fermaient très vite lorsque j'abordais ce projet sur l'hôpital. Un ami m'éclaire en me racontant simplement l'histoire de celui qui ne veut pas entendre sa souffrance à venir⁴.

Quand j'entre dans les chambres des hôpitaux, soit elles sont vides (la personne vient de mourir), soit la personne est allongée dans le vague dû à son état flottant. À chaque fois, je suis en trop. De trop avec moi-même face à ces corps qui souffrent, gémissent, divaguent et évaluent leurs chances en interprétant tous les signes qui surgissent autour d'eux. Mais je me suis « habitué » à regarder et à écouter ces personnes et leurs douleurs, allongées dans ces chambres sans hospitalité, sans verrou, sans rien qui entrave l'urgence de la relation avec le corps médical et la permanence de leur sauvetage (et des horaires des tours de gardes). Il y a une sorte de continuité abstraite entre l'hôpital et le corps du patient. Sans doute prend-elle la forme d'une chambre, comme une métaphore de cette fusion entre son intériorité « malade » et les professionnels du soin. Ne dit-on pas qu'il faut trouver en soi les clefs du chemin de sa guérison pour accompagner la médecine ? Mais allongé dans la chambre de l'hôpital, nous avons cédé sur la possibilité même d'une fermeture de notre chambre intérieure. Le vent de l'incertitude s'engouffre, paradoxalement alimenté par la certitude de s'en sortir.

4 Arnaud Théval, *Tenir, caché*, extrait du texte « Le récit, 2 », Paris, Dilecta, 2012, p. 13.

Le point de départ de mon travail sur l'institution pénitentiaire commence par la fermeture de ses vieilles prisons après plus d'un siècle d'usage :

La chute du dispositif carcéral comme porte d'entrée.

Mon expérience est celle de trois prisons vidées, et de plusieurs années d'immersion dans la culture pénitentiaire. La situation exclut la relation frontale aux corps enfermés et la contrainte d'avoir à photographier sous le contrôle de la sûreté. Je ne viens pas non plus à la suite d'une commande qui m'aurait été passée. Dans ces murs crasses, mes gestes sont prudents, comme ceux d'un archéologue. Je m'épuise à archiver tout ce patrimoine vivant, jusqu'aux minuscules objets abandonnés dans les moindres recoins. Il y a là la violence et la beauté de la relation entre le surveillant et le détenu, entre la société et son cul-de-sac. Ces instants d'après contiennent, encore pour un temps, l'essence même de l'enfermement. La poignée d'heures pendant laquelle la prison est encore une prison va s'écouler plus vite que des heures ordinaires. Le lendemain, la prison n'en sera plus une. C'est là, dans cet état remuant, tandis que les odeurs sont encore fortes, que les lits contiennent encore les marques des corps allongés et que les tasses à café ne sont pas tout à fait finies, que je me confronte aux signes qui régissent les lieux, à cette poésie brutale qui suinte de partout, entre désastre, espoir et humour⁵.

Quand j'entre dans les « chambres » d'une prison, j'entre dans des cellules qui soit sont vides (les détenus viennent d'être transférés dans une nouvelle prison), soit sont habitées par une personne détenue qui me la fait visiter sans aucune pudeur. Elle n'est pas chez elle, elle loue la pièce. À chaque fois, je suis en trop. De trop avec moi-même face à ces corps qui souffrent. Mais je me suis « habitué » à regarder et à écouter ces personnes enfermées entre quatre murs avec une porte sans poignée, pliées par leurs douleurs, baignant dans leurs dénis, leurs culpabilités, leurs regrets, leurs amertumes, leurs haines et leurs plaisirs de me montrer comment ils s'arrangent avec la réalité qu'ils endurent. Il y a une sorte de discontinuité réelle entre eux et les surveillants qui soulèvent l'œil, ouvrent et referment la

5 Arnaud Théval, *La prison et l'idiot*, Paris, Dilecta, 2017, p. 45.

porte de leur cellule. Elle est probablement dans cette distance qu'ils doivent tous mettre entre eux et l'autre pour tenter de préserver une intimité dans un espace de l'enfermement « public » et une intégrité professionnelle dans un lieu où le « privé » tente de prendre sa place. L'aporie est dans l'image de cette chambre carcérale : les détenus tentent d'y inventer une intériorité en remplaçant des éléments de leur chambre (photos aux murs, objets personnels) tandis qu'ils savent que tout sera vu, observé, moqué, analysé... plaçant toujours cette tentative de reconstruction d'une « chambre » à l'extérieur de l'idée même d'intimité. Mais, enfermée dans sa cellule aux allures bancales d'une chambre (la prison est une sorte d'hôtel), la personne détenue a-t-elle d'autres choix, pour ouvrir la porte sans poignée, que de trouver les clés de sa survie dans son intériorité ? Et dont les possibilités de porosités avec les autres « acteurs » du dispositif sont loin d'être si étanches qu'elles n'y paraissent.

Pour l'écriture des récits « Les chambres sans portes », je mêle des expériences de vies réelles « collées » dans une invention narrative nouvelle, fruit de ma réception sensible et de mon interprétation des vécus de protagonistes bien réels. Cette forme littéraire est un des objets de ma pratique artistique qui me permet de faire surgir des impensés, des dénis ou des oublis dans les institutions grâce à cette superposition de leurs mots et de mon expérience de leur écoute. Le premier moment de l'œuvre se déroule dans le lieu même de ces institutions à l'occasion de prises de paroles publiques (lectures, débats, expositions). L'effet est troublant, dérangeant, parfois très tendu, mais souvent émancipateur pour les acteurs. C'est ce que je pense être le décalage que peut offrir ma démarche artistique, associant un processus d'enquête très documenté mais assumant sa superposition avec ma sensibilité propre. De fait, l'émergence d'un récit artistique sur et dans les institutions, depuis ces expériences croisées ouvre la porte pour la création de formes et de relations inattendues. Que je passe par l'image, le texte, l'installation ou le débat public, il s'agit pour moi de créer un espace en plus par le « geste artistique » en invitant les acteurs à s'y mêler, quitte à s'y perdre. Mais la perte de repères est temporaire, les malentendus initiaux se lèvent pour permettre d'évoquer des sujets refoulés ou oubliés par l'habitude du

regard ou la lassitude de leur non-résolution. Il s'agit bien de poursuivre la réflexion sur ce que peut l'art quand il agite l'espace social. La dimension politique de cette entreprise est permanente et les objets artistiques produits s'inscrivent dans un contexte historique, social et politique, tout en dialoguant avec l'histoire de l'art. En somme, la complexité est toujours une alliée et la réduction à la création d'une forme autonome une illusion. Aucune image ne fait chez moi office de slogan. L'imbrication des signes et leurs associations fabriquent le paysage de ma démarche, comme un jeu de société dont la fin n'aurait pas été écrite, pas encore.

LES CHAMBRES SANS PORTES, RÉCITS

À l'hôpital, une chambre ouverte

Son cœur s'est pincé en ressentant l'intrusion, puis il a repris son battement régulier. La sensation de chaleur se répand peu à peu dans tout son être, elle se sent bien. Sa main s'est relâchée dans celle de son compagnon, il la regarde partir dans cet évanouissement programmé. Voilà des années qu'ils font chambre commune, il perçoit le moindre des frissons de son corps et la nuit il se berce du souffle de sa bouche. Cependant, aujourd'hui, il est contraint de rester au seuil. Sa chambre à elle est une immensité de douceur, dans cet infini-là elle se sent bercée par son propre silence intérieur. Elle y est bien, c'est tout. La porte de sa chambre vibre un peu, l'infirmière vient d'en extraire l'aiguille. Dans son état de semi-conscience, il lui semble que son corps lui a échappé, qu'il est le corps même d'un hôpital. D'une respiration à une autre, les effluves des produits de soins se mélangent aux odeurs de sa peau. Les couleurs de sa pièce intérieure bataillent entre un rouge sang et un blanc immaculé. C'est une pièce, non, un dédale de pièces sans qu'aucune n'ait de portes. Chacun y rentre comme ça et en ressort comme ci. Elle se sent visitée, surveillée, observée, nue. Pourtant elle ne réussit pas à exprimer grand-chose, elle titube dans son incertitude. Au sol, à quatre pattes dans sa chambre qui n'en est plus une, elle tente de fermer la porte. Impossible, elle s'agite, panique, elle sent que son corps coule vers le

dehors. Elle s'est perdue. Les odeurs d'une suée acide lui montent à la tête, sa bouche produit une salive pâteuse désagréable, ses déplacements se font de plus en plus lent, elle est incapable de fermer la porte de sa propre chambre.

Le patch anesthésiant ne produit plus son effet, l'infirmière le sait et doucement elle se penche à l'oreille de sa patiente pour le lui dire. L'effet est immédiat sur celle-ci qui resserre la main de son compagnon. Il lui murmure quelque chose au seuil de son mystérieux état et il l'attend.

La chambre de l'hôpital est sans qualité. Disons qu'elle fonctionne pour accueillir deux patients en même temps. Un paravent les sépare du regard, mais pas des bruits ni des conversations qu'ils ont avec les visiteurs. L'infirmière referme la porte derrière elle mais celle-ci s'ouvre de nouveau presque aussitôt. Un médecin vient discuter avec l'autre patient attendant dans son fauteuil. Il lui explique le protocole d'implantation de sa chambre, là sous la peau au niveau de la clavicule. L'appellation de cet outil technique l'intrigue, l'emploi du mot chambre pour le désigner ajoute à sa fatigue mentale. Pas d'inquiétude, ça ne fait absolument pas mal le rassure-t-il. Mais lui, il ne le croit pas. Alors il exprime ses angoisses, ses mots débordent de sa bouche, ses pores suintent la peur. Son intimité olfactive, verbeuse et peureuse emplissent la chambre jusqu'à saturation. La pudeur s'est absentée de cette personne, il est la chambre à lui tout seul dans une forme d'extimité incontrôlée. Le jeune médecin, un interne à la limite (déjà) d'une fatigue compassionnelle, parvient à le calmer à force de mots débités à toute vitesse et tellement abstraits qu'ils endorment la peur du patient. Anesthésié par tant de savoir, il marche tel un funambule vers le bloc opératoire. La ruse des médecins est telle qu'elle habille le vide du couloir par une musique choisie par le patient lui-même. « La plus belle chambre du monde », dernières paroles d'une chanson de Léo Ferré résonne encore dans ses oreilles quand il s'allonge sur le billard. Ébloui par les lumières et aveuglé par sa peur, il ne cesse de décrire son « chez lui », ses murs, son lit et sa vie. Sur son omoplate de gauche, il a un tatouage un peu passé du visage de sa défunte mère et comme il dort sur cette épaule il demande à ce que la chambre, cette porte à cathéter, soit implantée à droite. L'odeur de sa peur est

remplacée par celle du désinfectant orangé badigeonné sur sa peau. Le ballet des piqûres commence, puis un scalpel lui découpe la peau. Au bout des doigts gantés du médecin, un objet de forme ovoïdale est glissé sous la peau. Il doit aussi se connecter à la veine jugulaire plus profonde, celle qui alimente le cœur. Il force un gros coup, il rate. L'homme se tord de douleur. Il recommence, même échec. Le geste est répété plusieurs fois à une vitesse impressionnante. Il crie, on le repique, on bascule son corps la tête en bas. Le médecin essaye à nouveau et attrape enfin la veine. Le patient pleure un peu, mais pas trop. Il reprend ses esprits en s'appuyant sur le bras d'une infirmière, il sent qu'une brèche s'est produite dans son être. Mais il ne la comprend pas.

Dans la chambre, le couple attend patiemment l'équipe hospitalière. Ils ont fermé la porte pour tenter de trouver un peu de quiétude. Il a commencé à lui défaire le haut de sa chemise, doucement pour ne pas effleurer la boursofflure. Sa main se glisse lentement jusqu'à l'hématome. Ses doigts malaxent sa peau meurtrie. Elle soupire, ferme ses yeux et elle se laisse aller. Il est presque à genoux sur le bord du lit, ce n'est pas confortable mais c'est la solution la plus ergonomique pour accéder à sa douleur. La chambre conserve un peu du parfum entêtant de la patiente précédente, peut-être celui d'une vieille dame. Sur la table de chevet, le téléphone vibre mais il ne peut pas répondre. Ses deux mains sont maintenant sous le corsage de sa compagne, il s'applique. Ils se sont tous les deux absentés de la tristesse hospitalière, de la banalité de leur situation. Ses mains construisent une porte de réconfort pour ce gouffre que constitue la faille implantée dans le corps de sa compagne. Il la masse, il la masque. Soudain la porte de leur chambre s'ouvre brusquement révélant leur intimité aux yeux de l'infirmière et de son patient gémissant. Elle a bien frappé avant d'entrer mais sa vitesse n'attend pas de réponse. Il retire ses deux mains du corps fatigué de son amie et descend du lit, gêné, comme surpris pour quelque chose de mal. Elle gémit un peu, malgré les antidouleurs. Rapidement, l'infirmière déplie le paravent et elle installe sur le lit l'homme qui pleure. L'autre homme lui demande combien de temps à attendre encore avant qu'on enlève la chambre implantée dans le corps de sa compagne ?

Elle l'ignore mais elle sort chercher la réponse. La porte de la chambre commune est restée ouverte. Dans le couloir le monde passe, plus rien ne l'arrête, pas même le seuil. La porosité, qu'elle soit subite ou réclamée, est ici la règle.

Des mois ont passé depuis l'enlèvement de sa chambre implantée. Passé l'effroi lié à la violence qu'elle a ressentie lorsque le médecin l'a retirée, elle a eu l'impression que c'est la souffrance qu'il lui arrachait en même temps. Comme pour l'édification d'une maison, cette pièce a fait corps avec le reste de la structure. L'intrus a été englouti par les cellules mais celles-ci n'ont pu se défendre quand un staphylocoque doré s'est présenté. Aucun chien ne garde cette entrée-là, aucune barrière, puisque la chambre n'a pas de porte. À la surface, les couleurs sombres jurent avec la blancheur laiteuse de sa peau. La lutte l'a épuisée et elle n'est pas sauvée pour autant. D'autres traitements ont remplacé la chambre. Mais quand elle marche, s'habille ou se touche à l'endroit où celle-ci était posée, son corps se souvient encore de cette présence. La chambre est là, comme un membre amputé. Le paradoxe est total et sa marque bien visible là sous le corsage, une cicatrice s'y dessine nettement. Aujourd'hui dans le fauteuil sur lequel elle est assise, elle attend que la porte s'ouvre enfin.

En prison, une chambre trouée

Nu sur son lit, il reste immobile. Il est aux aguets, son oreille entend le moindre bruit que l'édifice en béton propage. Par la fenêtre, les bruits de la ville ne sont que des murmures lointains. Les gémissements répétés provenant de la cellule voisine traversent la cloison et agitent son imaginaire. Finalement, il a lui aussi allumé son téléviseur pour voir un film pornographique. Malgré son calme apparent, il a le sexe en érection. C'est peu perceptible mais il entend un léger crissement de pas provenant du couloir de derrière sa porte. Son cœur bat la chamade, il attend encore un peu et commence à se masturber frénétiquement. D'un coup la lumière s'allume, un bruit métallique accompagne un soufflement et un œil l'observe quelques instants. De l'autre côté de l'œilleton la surveillante ne dit rien, elle poursuit sa tournée nocturne. Pour elle, c'est du déjà vu, tous les soirs,

elle plonge avec son regard dans l'intimité des détenus. Elle connaît les fantasmes des uns, le laisser-aller des autres ou les maladroites de certains hommes. Elle se tient à distance, la construction de son regard est un geste professionnel qui la sauve des émotions débordantes. Si l'acceptation de ces situations reste difficile, aujourd'hui, seule la découverte d'un pendu la fait frémir. Le noir revenu, il éjacule dans un sopalin. Sa cellule se vide doucement des désirs accumulés par sa journée d'enfermement. Son regard se perd dans l'absence de nuit carcérale, puis enfin il s'endort en s'enveloppant dans la couverture marron de son lit. Il n'entendra pas le cache œillette se relever quelques heures plus tard lors d'un énième passage de la surveillante de nuit.

Une brise caresse sa nuque, il la sent qui parcourt le sol frais de sa cabane. Il a fallu des heures pour monter avec ses copains les planches de bois en haut de l'arbre. Cette nuit, il dort seul. Malgré la peur et les bruits inquiétants des animaux qui semblent s'entre-dévorer dans l'obscurité de la forêt, il est resté pour vivre ce moment de liberté dans les arbres. Un bruit sourd, assez étranger au lieu l'inquiète mais pas assez pour le tirer de son sommeil. Celui-ci redouble et se rapproche lourdement de sa conscience. Puis une voix l'appelle. Ce n'est pas celle d'un copain, ni celle de son père, qui est-ce ? Soudain, dans le brouillard de son réveil, il comprend. Il lève un bras et grommelle quelque chose d'incompréhensible mais qui suffit au surveillant qui vient d'ouvrir la porte de sa cellule. Avant de la refermer, il lui demande de s'activer car l'heure de la promenade arrive. Ce dernier poursuit sa tournée des présents/vivants du matin. L'homme attrape une cigarette sur le tabouret en plastique blanc transformé en table de chevet et lève les yeux vers la serviette de bain à l'effigie d'un Mickey masquant les premiers rayons du soleil. Il glisse son corps dans un jogging bleu ciel, enfle un maillot de corps et cherche sous son lit les claquettes qui lui servent de chaussures. À l'autre bout de la cour, le chef de détention revient avec les consignes pour la matinée. Les surveillants de l'étage vont effectuer des fouilles aléatoires de cellules lorsque les détenus seront en promenade.

Voilà, les détenus sont en promenade et l'équipe des surveillants est prête à opérer. Le jeune surveillant soulève les objets un par un, il secoue une boîte de conserve et la repose à sa place. Ses mains gantées tâtonnent le moindre recoin du lit au frigo, elles sont ses yeux. La moindre aspérité est fouillée, tout peut cacher quelque chose. Il ne sait pas ce qu'il cherche. Il fouille dans l'intimité du détenu absent, il déplace les lettres inachevées sur le petit bureau, défait le sac de vêtements propres récupéré de sa dernière visite au parloir et va jusqu'à secouer la petite bible. Le portefeuille ne contient rien de particulier sauf la photo souriante d'un enfant le fixant. Il palpe le poster de la femme un peu dénudée accrochée au mur en fermant les yeux pour rester concentré. Rien, il ne trouve rien. Il s'agenouille devant le petit frigo et déplace chaque pot de yaourt. Un léger dégoût le saisit en déplaçant un plat cuit de la veille dans le panier du bas. Debout au milieu de la cellule, il s'immobilise en concentrant son attention sur un détail qui lui aurait échappé. Rien, il ne remarque rien si ce n'est son visage contrarié se reflétant dans le miroir brisé au-dessus de l'évier. Provenant de la cellule d'à côté un cri de joie le sort de sa perplexité. Son collègue est goguenard, il a trouvé un téléphone portable. La cellule a été littéralement renversée, tout est en vrac. Par terre, les boîtes de conserves sont cabossées par leur choc avec le sol, le matelas est retourné, les vêtements éparpillés et les quelques posters arrachés du mur. Tout est dérangé, rien n'est plus secret. La porte du frigo a été démontée en partie, révélant la planque. Le jeune surveillant est muet face à la violence d'exécution des gestes de son collègue en même temps qu'il est admiratif du résultat obtenu. Il retourne à sa fouille en se demandant où il n'avait pas osé porter son regard. Son œil s'attarde sur la poubelle déjà fermée. Elle l'intrigue car celle-ci n'a pas été sortie le matin comme d'ordinaire. Rien que d'y avoir pensé, il se déteste et même s'il répugne à la faire, il le fait. Il déchire le plastique et étale au sol le contenu du sac noir. Les odeurs de sperme se mêlent à celles du gras d'une fin de cuisson, il retient sa respiration, ses doigts touchent les détritiques entremêlés. Parmi les boulettes de papier qu'il déplie, il lit des mots rayés d'une histoire déchirante. Puis il découvre, méticuleusement emmailloté dans un bout de papier aluminium un morceau de cannabis. Il

glisse la trouvaille dans un sachet en plastique. Il remet un à un les détritrus dans la poubelle, la referme et repousse doucement la porte de la cellule comme s'il venait lui-même de commettre une infraction. Il se sent déçu par sa trouvaille, il va devoir accabler ce détenu qu'il apprécie bien.

À bout de bras, il tire ses deux gros sacs. En attendant la commission de discipline, il est changé de cellule. Il est inquiet parce qu'il va cohabiter avec quelqu'un. Devant lui, le surveillant ouvre la cellule et annonce à l'autre détenu l'arrivée d'un collègue... En entrant, une odeur âcre le saisit. Il progresse avec difficulté vers son lit tant l'atmosphère est épaisse, emplie d'une présence le repoussant tout entier. Son co-détenu est accoudé au rebord de la fenêtre barreaudée, il ne dit rien. Ses sacs sont hissés sur le lit, mais il n'ose pas s'installer. L'autre ne parle toujours pas. Il s'assoit. Au mur des posters de motos, de football et de chiens-loups concurrencent des dessins naïfs de paysages. Las du silence qui dure, il s'allonge sur la couchette du bas. Son visage se tourne vers le mur crépi et jauni par la fumée de cigarette. Ses yeux trouent le mur, la constellation de taches blanches le transporte ailleurs. Il serre contre lui son portefeuille mais il a peur d'accrocher au mur les photos des personnes qu'il aime. Son co-détenu s'est rapproché du lit, sans dire un mot il enlève son tee-shirt laissant apparaître son buste musclé. Puis il tire de dessous le lit des packs d'eau dont les liens ont été renforcés avec du gros scotch marron. Sa séance de musculation commence, pas un regard, les deux hommes s'ignorent. L'homme sue à grosses gouttes, souffle comme un buffle. C'est un peu gênant pour l'autre mais c'est le moment où il décide de lui parler. Les mots sont prudents, les deux hommes mentent un peu et une sorte de pacte s'installe entre eux sur le partage de l'espace et des règles à respecter. Voilà, les connaissances sont faites, comme entre deux frères dans une même chambre, la vie s'organise. Pendant que le sportif va prendre sa douche, le nouvel entrant en profite pour s'installer à la petite table pour écrire une lettre à son fils. Le temps file, la discussion reprend sur la vie, leurs vies. La porte s'ouvre et le repas est servi. Comme deux adolescents, ils s'installent face à la télévision et ils regardent leurs séries. L'un d'eux fait la vaisselle pendant que l'autre se lave les dents. La nuit tombe mais le sommeil ne les trouve

pas, ils ne se parlent pas pour autant. Le nouveau attrape son tube de dentifrice et marque le mur à quatre endroits avec cette patte odorante mentholée. Puis, il ouvre son portefeuille et en extrait la photo de son fils qu'il applique doucement sur les points collants de dentifrice. Il se berce comme il peut avec ses souvenirs mais alors qu'il s'endort, il entend son co-détenu murmurer quelque chose à quelqu'un. La petite lueur du téléphone de ce dernier le trahit. Doucement pour ne pas l'inquiéter, il se retourne vers le mur et sanglote en silence, demain il remettra sa lettre au surveillant de service.

ANTICHAMBRES

Cette chambre d'hôpital et cette cellule de prison sont retournées comme des gants. Le privé est public, ce sont nos institutions qui accueillent, protègent, punissent et guérissent. Dans les deux cas, l'intériorité est un refuge qui devient en soi l'espace de la chambre. Dans les deux cas, la chambre a reculé de son espace circonscrit et identifié. Les signes faibles qui subsistent sont des leurres, trompant vaguement le passager à la lisière de ces histoires éloignées de sa vie, de la mienne. C'est l'inverse pour ceux qui connaissent le sens et la valeur des objets qui émergent à la surface de ces fausses chambres, ils sont l'univers de la personne. Antres inaccessibles et livrés à tout vent, ces chambres sont des illusions auxquelles ces corps privés de leurs vraies chambres tentent d'accrocher quelque chose. Mais tout glisse, ces chambres hospitalières et carcérales sont lubrifiées par l'idée qu'il ne faut pas trop, voire pas du tout se les approprier. Finalement, ce ne sont pas des chambres, mais des « antichambres ». Il nous reste à savoir si d'autres chambres sont possibles dans nos institutions hospitalières et carcérales. Ou si l'ambulateur pour l'hôpital et le bracelet électronique pour la prison auront raison, à terme, de ces chambres intermédiaires ?



En voyant toutes ces rayures, je me dis qu'il n'a plus peur la nuit, je lui fais remarquer. Il sourit et me répond qu'il est bien rangé dans le décor, qu'il s'est plié. Puis, il me parle de la photographie de son fils punaisée sur le tableau en liège. Sa vie, ses mésaventures, toute son innocence à lui, sa dette et sans prévenir il pleure.





Je demande à l'infirmière si les familles oublient des objets après la mort d'un proche. Au fond du couloir de l'étage des soins palliatifs, elle m'ouvre la porte beige d'un placard dans lequel se trouvent des vases en verre. Un à un je les sors et les pose au sol du couloir. Les infirmières passent sur la pointe des pieds pour ne pas déranger mon étrange cérémonial.

Comme moi, dans cette cellule abandonnée dans laquelle je m'aventure à la recherche des traces du vivant qui se cachent juste après le transfert des prisonniers. Les traces des rituels d'un quotidien bricolé résistent encore un peu.





Dans le petit salon, des familles attendent de rentrer dans la chambre de leur proche mourant. Sur le bord de la fenêtre, la pile de revues n'est plus là. Le visage de la publicité sourit encore.

Sur le mur de la cour de promenade, la tâche d'humidité offre à la détenue une surface tendre pour y graver ce qui s'absente de cette prison tout en subsistant dans son désir du monde.







La fournaise du couloir est accablante, la lumière du soleil cogne sur les baies vitrées de l'hôpital. Le blanc crève mes yeux. Aucune cellule n'a de rideau ni de volet. La nuit, les projecteurs éclairent les façades pour prévenir toutes tentatives d'évasions. La lumière pénètre même quand les paupières sont closes.



Au dernier étage de l'hôpital public, il y a des chambres-cellules. Sur les vitres un opacifiant occulte complètement la vue du patient-détenu.
Tout baigne dans le blanc.

Arnaud Théval
Artiste, auteur
Maître de Conférences en Arts
à l'École Nationale Supérieure d'Architecture
et de Paysage (ENSAP) de Bordeaux